

Renart commençait à se consoler des méchants tours de Chantecler et de Tiececlin quand, sur la branche d'un vieux chêne, il aperçut la Mésange, laquelle avait déposé sa couvée dans le tronc de l'arbre. Il lui donna le premier salut : « J'arrive bien à propos, commère descendez, je vous prie ; j'attends de vous le baiser de paix, et j'ai promis que vous ne le refuseriez pas. – À vous, Renart ? fait la Mésange. Bon, si vous n'étiez pas ce que vous êtes, si l'on ne connaissait vos tours et vos malices. Mais, d'abord, je ne suis pas votre commère ; seulement, vous le dites pour ne pas changer d'habitudes en prononçant un mot de vérité. – Que vous êtes peu charitable ! répond Renart : votre fils est bien mon filleul par la grâce du saint baptême, et je n'ai jamais mérité de vous déplaire. Mais si je l'avais fait, je ne choisirais pas un jour comme celui-ci pour recommencer. Écoutez-bien : sire Noble, notre roi, vient de proclamer la paix générale ; plaise à Dieu qu'elle soit de longue durée ! Tous les barons l'ont jurée, tous ont promis d'oublier les anciens sujets de querelle. Aussi les petites gens sont dans la joie ; le temps est passé des disputes, des procès et des meurtres chacun aimera son voisin, et chacun pourra dormir tranquille.

« – Savez-vous, damp Renart, dit la Mésange, que vous dites là de belles choses ? Je veux bien les croire à demi ; mais cherchez ailleurs qui vous baise, ce n'est pas moi qui donnerai l'exemple.

– En vérité, commère, vous poussez la défiance un peu loin ; je m'en consolerais, si je n'avais juré d'obtenir le baiser de paix de vous comme de tous les autres. Tenez, je fermerai les yeux pendant que vous descendrez m'embrasser. – S'il est ainsi, je le veux bien, dit la Mésange.

Voyons vos yeux : sont-ils bien fermés ? – Oui. – J'arrive. » Cependant l'oiseau avait garni sa patte d'un petit flocon de mousse qu'il vint déposer sur les barbes de Renart. À peine celui-ci a-t-il senti l'attouchement qu'il fait un bond pour saisir la Mésange, mais ce n'était pas elle, il en fut pour sa honte. « Ah ! voilà donc votre paix, votre baiser ! Il ne tient pas à vous que le traité ne soit déjà rompu. – Eh ! dit Renart, ne voyez-vous pas que je plaisante ? je voulais voir si vous étiez peureuse. Allons ! recommençons ; tenez, me voici les yeux fermés. » La Mésange, que le jeu commençait à amuser, vole et sautille, mais avec précaution. Renart montrant une seconde fois les dents

« Voyez-vous, lui dit-elle, vous n'y réussirez pas ; je me jetterais plutôt dans le feu que dans vos bras. – Mon Dieu ! dit Renart, pouvez-vous ainsi trembler au moindre mouvement ! Vous supposez toujours un piège caché : c'était bon avant la paix jurée. Allons ! une troisième fois, c'est le vrai compte en l'honneur de Sainte Trinité. Je vous le répète ; j'ai promis de vous donner le baiser de paix, je dois le faire, ne serait-ce que pour mon petit filleul que j'entends chanter sur l'arbre voisin. »

Renart prêche bien sans doute, mais la Mésange fait la sourde oreille et ne quitte plus la branche de chêne. Cependant voici des veneurs et des braconniers, les chiens et les coureurs de damp Abbé, qui s'embatent de leur côté. On entend le son des grails et des cors, puis tout à coup : *le Goupil ! le Goupil !* Renart, à ce cri terrible, oublie la Mésange, serre la queue entre les jambes, pour donner moins de prise à la dent des lévriers. Et la Mésange alors de lui dire : « Renart ! pourquoi donc vous éloigner ? La paix n'est-elle pas jurée ? – Jurée, oui ; répond Renart, mais non publiée. Peut-être ces jeunes chiens ne savent-ils pas encore que leurs pères l'ont arrêtée. – Demeurez, de grâce ! je descends pour vous embrasser. – Non le temps presse, et je cours à mes affaires. »

Le Coq et le Renard

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle (1)

Un vieux Coq adroit et matois (2).

Frère, dit un Renard adoucissant sa voix,

Nous ne sommes plus en querelle (3)

Paix générale cette fois.

Je viens te l'annoncer ; descends que je t'embrasse ;

Ne me retarde point, de grâce :

Je dois faire aujourd'hui vingt postes (4) sans manquer

Les tiens et toi pouvez vaquer (5),

sans nulle crainte à vos affaires :

Nous vous y servirons en frères.

Faites-en les feux dès ce soir.

Et cependant, viens recevoir le baiser d'amour fraternelle.

Ami, reprit le Coq, je ne pouvais jamais

Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle

Que celle

De cette paix.

Et ce m'est une double joie

De la tenir de toi. Je vois deux Lévriers (6),

Qui, je m'assure, sont courriers (7)

Que pour ce sujet on envoie.

Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.

Je descends : nous pourrons nous entre-baiser tous.

Adieu, dit le Renard, ma traite (8) est longue à faire,

Nous nous réjouirons du succès de l'affaire

Une autre fois. Le Galand (9) aussitôt

Tire ses grègues (10), gagne au haut (11),

Mal content de son stratagème ;

Et notre vieux Coq en soi-même

Se mit à rire de sa peur

Car c'est double plaisir de tromper le trompeur Jean de La Fontaine

(1) : placé pour surveiller, (2) : rusé, (3) : dispute, (4) : 150 km, (5) : s'occuper à,

(6) : chiens, (7) : homme qui portait les lettres, (8) : chemin, (9) : homme qui cherche

à plaire, (10) : s'enfuit, (11) : s'échappe.